



HAL
open science

Les termes interrogatifs en poésie didactique latine. Un trait de différenciation inter- ou intragénérique?

Colette Bodelot

► To cite this version:

Colette Bodelot. Les termes interrogatifs en poésie didactique latine. Un trait de différenciation inter- ou intragénérique?. Alain Blanc, Emmanuel Dupraz (éds). Procédés synchroniques de la langue poétique en grec et en latin, Safran, Bruxelles, pp. 27-52, 2007, Langues et cultures anciennes, 9, 978-2-87457-012-4. hal-03581826

HAL Id: hal-03581826

<https://hal.science/hal-03581826>

Submitted on 25 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les termes interrogatifs en poésie didactique latine : un trait de différenciation inter- ou intragénérique ?

Colette BODELOT – Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand II

This paper will investigate on interrogative markers, especially those of cause and manner, in Latin didactic poetry, in order to see if their distribution is more or less the same in all the texts considered and thus distinguishes this genre of literature among other ones, or else if there are differences between the several poems reflecting various aims pursued by the authors. If the latter were the case, this linguistic study might contribute to the typology of Latin didactic poetry afforded by other scholars from a literary point of view.

1. Introduction

Dans une étude antérieure portant sur les termes introducteurs dans l'interrogation indirecte en latin (Bodelot 1990 : 7-48), nous avons constaté que Lucrèce se distinguait des autres poètes inventoriés – de Catulle, Virgile, Horace, Tibulle, Properce et, dans une moindre mesure, des poètes comiques Plaute et Térence – par une vaste palette d'expressions de cause et de manière. Ce trait le rapprochait des prosateurs qui, en ce domaine, tenaient la tête de liste. Si Cicéron attestait dans l'ensemble de son œuvre douze expressions de manière, Pline l'Ancien et Lucrèce en offraient chacun 8. Catulle, Horace dans les *Odes*, Tibulle, Properce n'en présentaient qu'une ou deux au maximum, le terme universellement attesté chez eux étant *ut*, qui est l'expression de manière la plus courante et la plus synthétique en interrogation indirecte. Même constatation pour l'expression de la cause : Cicéron détient encore la palme avec 12 formes différentes, effectif qui dépasse de trois unités celui de Quintilien. Les poètes sont à nouveau rétifs à l'emploi d'un vaste éventail de synonymes : ils évitent surtout les lourdes formes analytiques au profit des formes brèves et courantes : *cur / quor, quid* et *quare*. Seul Lucrèce déploie une série d'expressions variées en *causa*.

Les remarques faites pour les expressions de manière et de cause valent pour l'interrogation indirecte « partielle » en général : Lucrèce offre, pour introduire ce type d'interrogation, plus que le double de termes que présentent par exemple Catulle, Tibulle, Properce. Ces trois poètes ont d'ailleurs sept des termes interrogatifs en commun : *quis / qui, quantus, qualis, quot, quam, ubi, ut*, tous termes courants, qui, sans être lourdement analytiques, se prêtent à exprimer le haut degré et peuvent colorier l'énoncé d'une nuance exclamative et affective. En plus, chez un même poète, par exemple chez Horace, se manifestent des différences flagrantes liées aux genres littéraires dont relèvent les divers ouvrages. Ainsi, Horace affecte à l'introduction de l'interrogation indirecte « partielle » seulement huit termes dans les *Odes* contre dix-sept termes dans les *Satires*. Ce dernier effectif – d'ailleurs comparable à celui de Juvénal, qui utilise vingt termes différents – se rapproche des scores supérieurs atteints normalement en prose ou dans les textes dramatiques d'inspiration comique de Plaute et de Térence¹.

¹ Pour ce développement et des tableaux attestant ces données en i.i. « partielle », voir C. Bodelot (1990 : 32-44).

Dans ce qui suit, il s'agit d'éclairer davantage la position particulière que Lucrèce occupe parmi les poètes. L'écart observé chez cet auteur est-il dû à la teneur scientifique et didactique de son œuvre – auquel cas la même particularité doit se retrouver dans d'autres textes poétiques du même genre – ou bien s'agit-il d'un trait plus spécifiquement caractéristique de Lucrèce, qui, à ce titre, se distinguerait non seulement des poètes lyriques et élégiaques mais aussi, à différents degrés, des autres poètes scientifiques ?

Nous tâcherons de répondre à cette question en étudiant la répartition des termes interrogatifs dans différents poèmes didactiques de l'époque classique et postclassique² : le *De rerum natura* de Lucrèce, les *Aratea* de Cicéron et de Germanicus, les *Astronomica* de Manilius, le poème sur l'Etna, les *Géorgiques* de Virgile et le livre 10 de Columelle sur l'horticulture³.

2. Données numériques

Dans le tableau donné en annexe, nous distinguons pour chaque terme interrogatif ses emplois en interrogation directe (i.d.) de ceux en interrogation indirecte (i.i.). Nous répertorions tous les termes interrogatifs utilisés. Mais il s'agira surtout de tirer des conclusions de la répartition des expressions de cause et de manière.

3. Interprétation des données

3.1. Préliminaires

Une première remarque qui s'impose, c'est que le nombre des i.i. dépasse, dans chacun des textes étudiés, celui des i.d. Compte tenu des résultats auxquels nous avons abouti en 1990 – résultats procédant du dépouillement de 45 échantillons de texte appartenant à 23 auteurs et 9 genres littéraires différents –, cette observation est hautement significative. En effet les quelque 88 000 lignes de texte prélevées chez les 23 auteurs fournissaient alors, tous genres confondus, une population de 3 017 occurrences de termes interrogatifs en subordonnée, de 5 553 en indépendante. Si l'on faisait entrer chaque genre littéraire à part égale dans le calcul, la fréquence moyenne des attestations d'i.d. était de

² Tous ces textes ont été dépouillés dans l'édition de la CUF, sauf celui de Manilius, pour lequel nous avons utilisé l'édition de G. P. Goold. Si possible, nos dépouillements ont été confrontés à ceux faits par les index, les lexiques ou les concordances, notamment en ce qui concerne Lucrèce (cf. J. Paulson, 1970 repr., M. Wacht, 1991), Manilius (cf. M. Wacht 1990, P. J. del Real Francia, 1998), Virgile (cf. M. N. Wetmore 1961 repr., H. Merguet 1969 repr.) et Columelle (cf. G. G. Betts, W. D. Ashworth 1971). A de rares occasions, un examen approfondi du contexte nous invitait à adopter une interprétation différant de celle proposée par ces ouvrages.

³ Nous avons écarté à titre de poèmes mineurs les *Cynégétiques* de Grattius et les *Halieutiques* d'Ovide, ainsi que trois autres ouvrages d'Ovide, l'*Ars Amatoria*, les *Remedia amoris* et les *Medicamina faciei femineae*, qui, dans une intention de badinage érotique, relèvent plutôt de la parodie (voir p. ex. R. Martin, J. Gaillard 1981 : t. 1, 209-11). Sur le modèle de l'élégie, ces poèmes sont d'ailleurs rédigés en distiques élégiaques, vers étrangers à la véritable poésie scientifique, qui préfère l'hexamètre dactylique. Nous concevons cependant qu'à l'intérieur de l'œuvre ovidienne une étude comparative de ces trois poèmes avec les autres ouvrages du corpus peut aboutir à des conclusions pertinentes, jetant indirectement des lumières sur le genre didactique. Précisons en outre que, pour des raisons de complétude et par respect pour Aratos, l'un des vénérables fondateurs du genre, nous avons tenu à dépouiller les traductions latines qui ont été faites de ses *Phénomènes* par Cicéron et Germanicus. Nous serons toutefois amenée à constater plus loin que ces poèmes ne sont que d'un faible intérêt dans la perspective qui est la nôtre.

7,1 par 100 lignes de texte, celle des i.i. de 3,7. En poésie didactique, la fréquence moyenne est de 2,1 i.d. par plage de 100 vers contre 2,8 i.i. Ce qui frappe, c'est surtout le grand déficit en i.d., un déficit qui est encore plus marqué en prose scientifique et technique (où le rapport entre i.d. et i.i. est de 1,1 à 2,3) et en histoire (où ce rapport est même de 0,1 pour l'i.d. à 2 pour l'i.i.). Donc deux autres genres⁴ à favoriser, à l'instar de la poésie didactique, l'i.i. sont la prose historique⁵ et la prose scientifique et technique⁶ (Bodelot 1990 : 12-28), qui sont connus pour leur souci d'objectivité et de précision. Si l'écart de l'i.i. par rapport à l'i.d. est plus réduit en poésie didactique, cela est à expliquer peut-être en rapport avec le genre poétique.

Or on a souvent pensé que la facture poétique, avec un rythme métrique régulier⁷ et des considérations relevant du domaine esthétique plutôt que scientifique, ne pouvait être que préjudiciable à la transparence et la sobriété de l'exposé didactique. Aussi certains critiques littéraires ont-ils estimé que l'association du poétique et du didactique, deux notions, à leur avis, inconciliables, était paradoxale, voire absurde. Mais c'est oublier, comme l'ont bien montré R. Martin et J. Gaillard (1981 : 201), la tradition antique, où la transmission des textes se faisait essentiellement par voie orale et où la poésie précédait – entre autres⁸, pour ses vertus mnémotechniques – la prose. D'où la forme forcément poétique de l'exposé didactique chez les Présocratiques, une association obligée qui devait encore ultérieurement, lorsque la poésie était concurrencée par la prose, fournir ses lettres de noblesse à la poésie scientifique et didactique.

Le choix entre prose et poésie existait à Rome à peu près dès les débuts de la littérature latine, au plus tard à partir de Caton (P. Grimal *et al.* 1977 : 46-8). La préférence pour la forme poétique de l'exposé didactique n'y a jamais été entièrement fortuite ni anodine : elle répond chez les auteurs à des intentions spécifiques, parfois divergentes, qui peuvent se refléter dans des particularités linguistiques et formelles, dont, par exemple, la répartition des termes interrogatifs.

⁴ Notons que l'épopée n'a pas fait dans cette étude l'objet d'un dépouillement. Or ce genre poétique, descriptif et narratif, et utilisant lui aussi l'hexamètre dactylique, est susceptible de présenter maintes affinités linguistiques avec la poésie scientifique et didactique. Ainsi, le grammairien tardif Diomède comprend déjà la philosophie d'Empédocle et de Lucrèce, de même que l'astrologie, telle qu'on la trouve exposée dans les *Phénomènes* d'Aratos et de Cicéron, ainsi que les *Géorgiques* de Virgile, et d'autres textes semblables, sous le nom de *didascalice* qu'il considère comme une *species* du *genus enarratiuum*. Cf. *Gramm.* I 482-3 : *Exegetici uel enarratiui (scil. poematos) species sunt tres, angeltice, historice, didascalice. Angeltice est qua sententiae scribuntur, ut est Theognidis liber, item chriae. Historice est qua narrationes et genealogiae componuntur, ut est Hesiodu gunaikîn kat'elogoj et similia. Didascalice est qua comprehenditur philosophia Empedoclis et Lucreti, item astrologia, ut phaenomena Aratu et Ciceronis, et georgica Vergilii et his similia.*

⁵ Les textes dépouillés dans ce cas ont été Caes. *civ.* l. 2-3 ; Sall. *Catil.* ; *Iug.* ; Liv. l. 32-33 ; Tac. *ann.* l. 1-2 ; dans ces textes, nous avons à chaque fois fait abstraction des instances de discours direct : celles-ci ont fait l'objet d'une rubrique générique à part, intitulée « Discours directs tirés des historiens ».

⁶ Les textes dépouillés dans ce cas ont été Varro *rust.* l. 2 ; *ling.* l. 5 ; Cels. l. 3 + 4 ; Quint. *inst.* l. 1 + 2 § 1-4 ; Plin. *nat.* l. 29-31. Sous cette rubrique, l'auteur le plus rétif à l'emploi de l'i.d. a été Celse, qui dans les 3 374 lignes de texte étudiées a employé 65 i.i. contre seulement 1 i.d. (rapport : 1,9 à 0,03).

⁷ Suite à une recommandation initiale des organisateurs de ce colloque, nous renoncerons à un commentaire métrique des passages étudiés. Dans une optique différente, des observations métriques et rythmiques complèteraient avantageusement notre analyse.

⁸ Sur la musicalité et le caractère d'événement de la poésie orale, voir p. ex. F. Dupont (1998 : 24-5).

La forme de l'exposé poétique varie en fonction de la plus ou moins grande distance que l'auteur vise à établir entre sa représentation du monde et la réalité. Autrement dit, la poésie peut être plus ou moins fictionnelle même si, d'après R. Jakobson (1987 : 378), le concept de poéticité implique l'autonomie de la fonction esthétique et la nécessité, comme il dit, de sentir le mot comme mot et non comme pure et simple représentation de l'objet nommé.

En ce qui concerne la poésie didactique, Bernd Effe (1977 : 40-79) distingue, dans son étude intitulée *Dichtung und Lehre. Untersuchungen zur Typologie des antiken Lehrgedichts*, trois types fondamentaux en fonction de l'intention de l'auteur :

- un premier type qu'il appelle « *sachbezogen* », où l'auteur s'intéresse en premier lieu au contenu scientifique qu'il veut transmettre de manière directe et d'une façon aussi complète que possible ; voilà pourquoi contenu et objectif (« *Stoff und Thema* ») sont chez lui identiques ; la forme poétique n'est conçue que comme un instrument psychagogique : c'est l'appât qui sert à mieux faire passer le message ; l'auteur représentant de façon exemplaire ce premier type serait Lucrèce qui, se réclamant d'une tradition préhellénistique, se situe dans le sillage d'Empédocle (5^e s. av. J.-C.) ; pour propager avec un esprit missionnaire la doctrine épicurienne, il néglige le *delectare* au profit du *docere* ;
- un deuxième type qu'il appelle « *formal* », où le choix de la matière est arbitraire ; cette dernière ne sert qu'à véhiculer un art formel, à matérialiser une visée artistique ; plus le contenu est banal et amorphe, mieux il se prête à une esthétisation purement formelle qui lui imposera ses propres lois, sa propre structuration ; la matière n'y sert que de prétexte à une écriture ornementale, à un badinage artistique qui se suffit parfaitement à lui-même ; le représentant par excellence de ce type de poésie didactique serait Nicandre de Colophon qui écrivait, vers le milieu du 2^e s. av. J.-C., ses *Theriaka* (une description des remèdes contre les morsures d'animaux venimeux) et ses *Alexipharmaka* (une description de poisons et de leurs antidotes), deux poèmes dans lesquels la visée didactique est purement fictive et où l'intention dominante de l'auteur consiste dans une érudition linguistique et glossématique toute formelle qui ne fait qu'obscurcir la matière enseignée ; le but visé par cette poésie, qui consacre un idéal hellénistique, est un *delectare* préjudiciable au *docere* ;
- un troisième type qu'il appelle « *transparent* », qui se situe en quelque sorte à l'intersection des deux précédents ; l'auteur ne choisit pas un sujet quelconque mais une matière qui l'intéresse et qui est susceptible d'intéresser un vaste public ; aussi le poète ne vise-t-il pas d'esthétisation pure et formelle ; il poursuit un réel but pédagogique mais ce qu'il veut enseigner, ce n'est pas la matière directement traitée ; cette matière fictive ne sert que de support à un objectif qui la dépasse ; il s'ensuit une polyphonie complexe⁹ qui rend nécessaire le recours à une grande

⁹ On peut y voir la transition entre ce que R. Jakobson (1978⁷ : 374) appelle le langage strictement poétique et le langage strictement référentiel. Il en naît une ambiguïté qui, d'après le même auteur (*ibid.* 370-1), représente

subtilité philologique et structurelle, qui répond à la conception artistique des érudits alexandrins et hellénistiques ; Aratos de Soles, qui écrivait dans la première moitié du 3^e s. av. J.-C., représenterait ce modèle avec ses *Phénomènes*, dont l'objectif apparent est d'instruire les paysans et les marins à propos des astres, mais dont le but réel, métaphysique, est de convaincre le lecteur instruit de la providence divine, qui se révèle à travers l'étude des astres.

3.2. L'expression de la cause et de la manière au service d'une approche typologique ?

Dans ce qui suit, nous verrons, dans une perspective plus formelle et linguistique, s'il est possible d'interpréter certains traits relatifs à la distribution des termes interrogatifs sous ce même aspect typologique. Rappelons encore une fois que notre analyse se concentrera essentiellement sur les expressions de cause et de manière, dont le riche éventail déployé chez Lucrèce distinguait au départ cet auteur des autres poètes, surtout lyriques.

Il ressort du tableau en annexe que la palette de ces deux types de marqueurs n'offre pas la même bigarrure chez tous les poètes didactiques. Même si le *De rerum natura* de Lucrèce est de loin le texte le plus ample, le critère de l'étendue de l'ouvrage ne suffit pas à expliquer le clivage qui se manifeste entre Lucrèce et les autres auteurs.

3.2.1. L'expression de la cause

Les fréquences pondérées pour l'expression du motif dans les textes étudiés sont les suivantes :

Lucrèce	0,96 ¹⁰
Cicéron	0
Germanicus	0,14
Manilius	0,40
<i>Aetna</i>	0,77
Virgile	0,41
Columelle	0,23

Lucrèce semble donc plus que les autres poètes didactiques s'interroger sur le « pourquoi » des choses. Cette recherche étiologique va de pair avec le caractère démonstratif de sa poésie. En missionnaire de l'épicurisme, il passe au crible de la vérité les vieux mythes pour démonter la *religio*, qui empoisonne la vie des hommes, et proposer à ses lecteurs une image rationaliste du

une caractéristique intrinsèque, inaliénable de tout message focalisé sur lui-même : en bref, un trait corollaire de la poésie.

¹⁰ Par plages de 100 vers. La fréquence enregistrée chez Lucrèce est encore susceptible d'augmenter si l'on inclut dans le compte certaines occurrences de *unde* portant référence à une cause originelle (« comment ? », « par suite de quoi ? ») ; cf. p. ex. 4,475 ; 927.

fonctionnement de l'univers. C'est en effet l'absence de la recherche des causes naturelles des phénomènes qui est à l'origine d'une vie superstitieuse menée dans les ténèbres :

Lucr. 3,1053-7 : *Si possent homines, proinde ac sentire uidentur / pondus inesse animo quod se grauitate fatiget, / e quibus id fiat causis quoque noscere, et unde / tanta mali tanquam moles in pectore constet, / haud ita uitam agerent, ut nunc plerumque uidemus ...* « Si les hommes pouvaient, de même qu'ils semblent sentir sur leur cœur le poids dont la lourdeur les accable, apprendre à connaître **quelle est la raison** de leur mal, et **d'où** vient ce lourd fardeau de misère qui séjourne dans leur cœur, ils ne vivraient pas comme nous les voyons aujourd'hui pour la plupart, ... »

Aux convictions erronées de ses contemporains Lucrèce oppose une argumentation rationaliste qui se fonde sur une véritable *Ursachenforschung*, souvent évoquée par des expressions comme *rationem reddere, habere, quaerere* introduisant une i.i. en *cur* à valeur contre-argumentative :

Lucr. 3,760-4 : *Sin animas hominum dicent in corpora semper / ire humana, tamen quaeram cur e sapienti / stulta queat fieri, nec prudens sit puer ullus, / [si non, certa suo quia semine seminioque] / nec tam doctus equae pullus quam fortis equi uis¹¹.* « Dira-t-on que les âmes humaines émigrent toujours dans les corps humains, je ne laisserai pas de demander **pourquoi** de sages elles peuvent devenir sottes, **pourquoi** l'enfant n'a pas l'expérience de l'homme, ni le poulain l'entraînement du cheval dans toute sa force. » (A. Ernout)

La même contre-argumentation peut revêtir la forme d'une i.d. en *cur* :

Lucr. 5,324-7 : *Praeterea si nulla fuit genitilis origo / terrarum et caeli semperque aeterna fuere, / cur supera bellum Thebanum et funera Troiae / non alias alii quoque res cecinere poetae ?* « En outre, s'il n'y a jamais eu de commencement ni de naissance pour la terre et pour le ciel, s'ils ont toujours été depuis l'éternité, **pourquoi**, par delà la guerre de Thèbes et la mort de Troie, n'y a-t-il pas eu d'autres poètes pour chanter d'autres événements ? » (A. Ernout)

ou prendre une allure plus rhétorique sous forme d'une cascade d'i.d.¹² en *quid*, la véracité du contenu propositionnel pouvant, de surcroît, être déstabilisée par l'emploi d'un subjonctif contrefactuel :

Lucr. 5,22-25 : *Herculis antistare autem si facta putabis, / longius a uera multo ratione ferere. / Quid Nemeaeus enim nobis nunc magnus hiatus / ille leonis obesset, et horrens Arcadius sus ? / ...*

¹¹ Voir aussi *e. g.* 4,65-6.

¹² Un exemple emblématique est 6,387 sqq.

Lucr. 5,32-4 : *Aureaque Hesperidum seruans fulgentia mala, / asper, acerba tuens, immani corpore serpens / arboris amplexus stirpem, quid denique obsesset / ... ?*

Lucr. 5,37-8 : *Cetera de genere hoc quae sunt portenta perempta / si non uicta forent, quid tandem uiua nocerent ?*¹³

« Si Hercule avec ses travaux te semble l'emporter, tu t'éloigneras bien plus encore de la vérité. **En quoi** (ou : **pourquoi**) la vaste gueule béante du lion de Némée nous **nuirait-elle** à présent, ou les soies hérissées du sanglier d'Arcadie ? »

« Et ce gardien des brillantes pommes d'or des Hespérides, ce serpent furieux, au regard cruel, qui de son corps immense enlaçait le tronc de l'arbre, **en quoi** (ou : **pourquoi**) **représenterait-il** enfin pour nous **un danger**... ? »

« Tous les autres monstres analogues qui furent anéantis, même s'ils n'avaient pas été vaincus, **en quoi** (ou : **pourquoi**) nous **nuiraient-ils**, vivants ? »

Par l'orientation vers une assertion négative est ici dénoncée la vanité des craintes humaines.

Même attitude de rejet à l'égard de l'ébahissement humain face à certains phénomènes dont les causes, d'après Lucrèce, sont toutes naturelles :

Lucr. 4,289-91 : *Quare etiam atque etiam minime mirarier est par / illic quor reddant speculorum ex aequore uisum, / aeribus binis quoniam res confit utraque.*¹⁴ « Aussi, je le répète encore, **rien d'étonnant que** l'image nous apparaisse avec son recul dans le miroir puisque, dans ce cas comme dans le précédent, l'impression est l'effet d'une double colonne d'air. » (A. Ernout)

Lucr. 4,814-5 : *Cur igitur mirumst, animus si cetera perdit / praeterquam quibus est in rebus deditus ipse ?* « **Pourquoi** donc **s'étonner** si l'esprit laisse perdre tous les simulacres, hormis ceux des objets qui retiennent son attention ? » (A. Ernout)

Un jeu interactionnel équivalant à une mise en garde pédagogique s'instaure lorsque le maître incite, par le biais d'un *Quid dubitas ?* ou d'un *Quin potius... ?*, porteurs d'une véritable force directive, son destinataire à changer de route de peur qu'il ne se fourvoie :

Lucr. 3,603-6 : *Quid dubitas tandem quin extra prodita corpus, / inbecilla, foras in aperto, tegmine dempto, / non modo non omnem possit durare per aeuom / sed minimum quoduis nequeat consistere tempus ?*¹⁵ « **Peux-tu douter** encore qu'une fois chassée du corps, dans l'état de faiblesse où elle est, à l'air libre, à ciel ouvert, privée de son abri, l'âme non seulement soit incapable de subsister pendant l'éternité, mais ne puisse plus se maintenir même un instant ? » (A. Ernout)

¹³ Voir une autre suite du même genre, avec *cur* suivi à plusieurs reprises du subjonctif, dans 5,751-70.

¹⁴ Voir aussi p. ex. 4,256-8.

¹⁵ Voir aussi 3,582-8, où cette question est motivée par la subordonnée en *cum* causal qui précède.

Lucr. 4,127-8 : *quin potius noscas rerum simulacra uagari / multa modis multis nulla ui cassaque sensu ?*¹⁶ « **Pourquoi ne pas reconnaître plutôt** que des simulacres répandus par les corps flottent çà et là en grand nombre et de mille manières, dénués de force, imperceptibles à nos sens ? »

Ces passages au style allègre, proches des échanges dialogaux, préfèrent les expressions de cause synthétiques : *cur*, *quid*, *quin*, les trois se distinguant par le fait que *cur* est attesté aussi bien dans l'i.d. que dans l'i.i., *quid* et *quin*, du moins chez Lucrèce, uniquement dans l'i.d. Une seule expression, de formation plus analytique, à savoir *quare* semble, en dépit de sa moindre fréquence et abstraction faite de toute considération métrique, capable de concurrencer *cur* dans ses différents emplois, aussi bien comme introducteur d'une question directe rhétorique :

Lucr. 1,701-3 : *Praeterea quare quisquam magis omnia tollat, / et uelit ardoris naturam linquere solam, / quam neget esse ignis, <aliam> tamen esse relinquat ?*¹⁷ « D'ailleurs, **pourquoi quelqu'un supprimerait-il** tout le reste **et voudrait-il** garder la seule substance du feu, **plutôt qu'il nierait** l'existence du feu **et laisserait subsister** quelque autre élément ? »

que non rhétorique :

Lucr. 5,218-21 : *Praeterea genus horrifera natura ferarum / humanae genti infestum terraque marique / cur alit atque auget ? Cur anni tempora morbos / adportant ? Quare mors inmatura uagatur ?* « Et les espèces redoutables des animaux féroces, ennemis acharnés du genre humain, **pourquoi** sur terre et sur mer la nature se plaît-elle à les nourrir et à les multiplier ? **Pourquoi** les saisons de l'année nous apportent-elles leurs maladies ? **Pourquoi** voit-on rôder la mort prématurée ? » (A. Ernout)

ou encore comme introducteur d'une question indirecte :

Lucr. 2,308-10 : *Illud in his rebus non est mirabile quare, / omnia cum rerum primordia sint in motu, / summa tamen summa uideatur stare quiete, / ...*¹⁸ « A ce propos, **il n'est pas étonnant que**, malgré le mouvement incessant de tous les atomes, leur somme semble pourtant sommeiller dans un repos absolu, ... » (A. Ernout)

¹⁶ Voir aussi p. ex. 1,798-9 : *Quin potius tali natura praedita quaedam / corpora constituas, ...* « **Pourquoi ne pas supposer plutôt** certains éléments de telle nature que, ... » (A. Ernout)

¹⁷ Voir aussi 2,960-2

¹⁸ Cf. 4,289-91, cité *supra*.

Lucr. 4,779-80 : *Quaeritur in primis quare, quod cuique libido / uenerit, extemplo mens cogitet eius id ipsum.*¹⁹ « On se demande tout d'abord **pourquoi**, dès qu'il nous a pris fantaisie d'un objet, l'esprit aussitôt en conçoit l'idée. »

La concurrence d'emploi avec *cur* devient particulièrement sensible dans un passage comme :

Lucr. 3,730-1 : *At neque cur faciant ipsae quareue laborent / dicere suppeditat.* « Mais **pourquoi** feraient-elles (*sc.* les âmes) elles-mêmes leurs corps, **pour quelle raison** en prendraient-elles la peine ? on ne saurait le dire. »

On se rend compte que *quare* est maintes fois utilisé chez Lucrèce – sur le modèle de 3,730 – associé à l'enclitique *-ue*, en coordination à une première interrogation²⁰.

Les autres expressions analytiques de cause (*quibus causis, quibus e causis, qua de causa*) semblent être sémantiquement et stylistiquement plus marquées. Elles se rencontrent :

- dans des passages de transition, au style plus réfléchi, lorsque Lucrèce, pour baliser le chemin du raisonnement, s'arrête pour résumer les étapes antérieures de son exposé et annoncer, presque sous formes de rubriques, les points à venir :

Lucr. 6,80-85 : *Quam quidem ut a nobis ratio uerissima longe / reiciat, quamquam sunt a me multa profecta, / multa tamen restant et sunt ornanda politis / uersibus ; est ratio caeli <species>que tenenda, / sunt tempestates et fulmina clara canenda, / quid faciant et qua de causa cumque ferantur ; etc.* « Pour écarter cet avenir dont seule ma doctrine véridique peut nous préserver, déjà de nombreuses explications sont sorties de ma bouche ; nombreuses pourtant sont celles qu'il me reste à embellir de la parure de mes vers. Il me faut exposer le système du ciel et ses divers aspects ; il me faut chanter les orages et l'éclat des éclairs, l'effet qu'ils produisent et **la cause qui** les rassemble ; etc. »

- lorsque Lucrèce veut renvoyer, par un *causis* au pluriel, à une multiplicité de causes ou à la motivation collective d'une pluralité de phénomènes, de comportements²¹, détaillés et énumérés dans le contexte environnant ; ainsi dans le passage des Arvernes (6,737-839), où les vers 760-1 :

¹⁹ Dans ce cas, l'i.i. en *quare* déclenche une suite assez vive de questions directes totales introduites par *an(ne), -ne, quid*.

²⁰ Voir aussi 4,634 ; 6,533.

²¹ Voir 3,1053-75, passage dans lequel sont énumérées plusieurs conduites bizarres (v. 1060-7) qu'il s'agit de motiver (cf. *e quibus id fiat causis* au v. 1055) ; ou encore 5,1183-5 (*Praeterea caeli rationes ordine certo / et uaria annorum cernebant tempora uerti, / nec poterant quibus id fieret cognoscere causis.*), où il s'avère nécessaire de remédier, par une connaissance des causes de ces phénomènes, à l'ignorance des hommes relative aux dispositions des corps célestes et au retour périodique des saisons de l'année.

Omnia quae naturali ratione geruntur, / et quibus e fiant causis apparet origo ; « Tous ces phénomènes s’accomplissent de façon naturelle, et les raisons pour lesquelles ils se produisent ne sont pas mystérieuses à l’origine ; »

montrent que Lucrèce va essayer de trouver à une pluralité de maux, en partie déjà donnés, en partie seulement énumérés par la suite, une pluralité d’explications, liées à différentes sortes d’émanations naturelles.

Le grand nombre d’occurrences et la variété des expressions interrogatives de cause s’avèrent ainsi être chez Lucrèce au service de sa mission didactique et scientifique. Les expressions brèves et synthétiques servent la cause pédagogique de l’auteur qui, dans une interaction argumentative, tâche d’instruire son élève ; les expressions périphrastiques servent la cause scientifique : elles permettent de cerner avec précision la riche panoplie de causes à l’origine des différents phénomènes. Plutôt que de répondre à une exigence poétique et esthétique de stylisation ou d’opacification, la répartition de ces termes interrogatifs témoigne donc chez Lucrèce d’un souci de clarté et d’efficacité qui subordonne le plus souvent le signifiant au signifié, dans le but déclaré par le poète lui-même : *quod obscura de re tam lucida pango / carmina* (1,933-4).

A en juger d’après la moindre fréquence et surtout la moindre variété de ces termes, la facture scientifique, toute faite de nuances, semble moins accusée dans les autres ouvrages dépouillés.

Après Lucrèce, c’est Manilius qui offre la palette la plus variée avec trois expressions différentes : *cur, quid, quibus e causis*. Sur le modèle de Lucrèce, Manilius affecte la plus analytique, à savoir *quibus e causis*, à la structuration d’un passage de transition :

Manil. 3,386-8 : *Et, quoniam quanto uariantur tempora motu / et quibus e causis dictum est, nunc accipe, signa / quot surgant in quoque loco cedantque per horas, / ...* « Et puisque j’ai montré à quel point ces périodes varient et **quelles en sont les raisons**, apprends maintenant le nombre d’heures que les signes mettent à se lever et à se coucher en chaque endroit, ... »

Mais ailleurs, c’est le monosyllabe *cur* qui introduit des i.i. de cause dans un développement à allure scientifique :

Manil. 1,95-105 : *Omnia conando docilis sollertia uicit. / Nec prius imposuit rebus finemque modumque / quam caelum ascendit ratio cepitque profundam / naturam rerum causis uiditque quod usquam est. / Nubila cur tanto quaterentur pulsa fragore, / hiberna aestiua nix grandine mollior esset, / arderent terrae solidusque tremesceret orbis ; / cur imbres ruerent, uentos quae causa moueret / peruidit, soluitque animis miracula rerum / eripuitque Ioui fulmen uiresque tonandi / et sonitum uentis concessit, nubibus ignem.* « A force de tentatives, l’assiduité humaine, toujours

disposée à s'instruire, vint à bout de tout. Et la raison n'imposa de terme ni de limite à ses recherches avant qu'elle n'eût accédé au ciel, n'eût appréhendé la nature profonde des choses en en comprenant les raisons et n'eût vu tout ce qui existe quelque part. Elle sut alors **pourquoi** les nuages s'agitaient et se heurtaient en produisant un tel bruit, <**pourquoi**> la neige de l'hiver était moins consistante que la grêle de l'été, <**pourquoi**> les volcans crachaient du feu et la terre solide tremblait ; **pourquoi** il pleuvait et quelle cause suscitait les vents ; elle empêcha l'esprit de s'étonner devant ces effets comme devant des prodiges, arracha à Jupiter sa foudre et son pouvoir de tonner, et attribua le bruit aux vents et le feu aux nuages. »

Cet extrait réfère à une approche rationaliste des phénomènes de la nature, à une *Ursachenforschung* à la Lucrèce, qui tend à une réduction de la *religio*. Mais l'abandon dans la suite du poème de cette recherche des causes naturelles s'explique par la conception du monde de Manilius qui est, comme le disent R. Martin et J. Gaillard (1981 : 204), « diamétralement opposée à celle d'Epicure et de Lucrèce ». En bon stoïcien, Manilius veut convaincre ses lecteurs de l'action providentielle dans l'univers. Cela explique que l'on rencontre chez lui, occasionnellement, le même *cur* contre-argumentatif que chez Lucrèce, mais mis au service, cette fois, de la cause divine. Ainsi dans le passage suivant, où le *at cur* sert, après un coup de griffes porté à Lucrèce (1,492-3), à désarmer le hasard aveugle au profit d'une action divine concertée :

Manil. 1,492-500 : *Quis credat tantas operum sine numine moles / ex minimis caecoque creatum foedere mundum ? / Si fors ista dedit nobis, fors ipsa gubernet. / At cur dispositis uicibus consurgere signa / et uelut imperio praescriptos reddere cursus / cernimus ac nullis properantibus ulla relinqui ? / Cur eadem aestiuas exornant sidera noctes / semper et hibernas eadem, certamque figuram / quisque dies reddit mundo certamque relinquit ?*²² « Qui croirait que ces masses énormes soient créées de minuscules particules sans participation de la volonté divine et que le monde soit issu d'un agglomérat fortuit ? Si c'est le hasard qui nous a donné ce monde, ce serait encore lui qui le gouverne. **Mais alors pourquoi** voyons-nous les astres se lever successivement à des cadences régulières et accomplir leurs courses comme s'ils étaient assujettis à des lois, sans qu'aucun ne se précipite en avant ni ne soit à la traîne ? **Pourquoi** les mêmes astres parent-ils invariablement les nuits d'été et les nuits d'hiver et <**pourquoi**> chaque jour de l'année ramène-t-il une figure céleste déterminée et en fait-il disparaître une autre ? »

Avec une telle conception du monde, Manilius est porté à moins scruter, à moins interroger qu'à affirmer ou à exhorter. Son ardeur pédagogique de convaincre l'emporte sur sa curiosité scientifique ; d'où, chez lui, une majorité d'emplois rhétoriques de *cur* et de *quid*.

A preuve un *cur non* introduisant un énoncé à orientation directive positive :

²² Voir aussi *e. g.* 4,106-7

Manil. 4,876 : *Perspicimus caelum, cur non et munera caeli ?* « Nous voyons le ciel, **pourquoi** ne voyons-nous **pas** aussi les cadeaux du ciel ? »

énoncé qui révèle à merveille l'intention de Manilius de transcender la simple observation scientifique du ciel pour y découvrir un sens plus profond.

Soit ensuite la dizaine d'occurrences de *quid* dans des contextes qui servent :

- soit à réprover une attitude critiquable pour l'orienter vers son contraire :

Manil. 1,744-5 : *Quid querimur flammis totum saeuisse per orbem / terrarumque rogam cunctas arsisse per urbes ?* (= *Ne queramur...*) « **Pourquoi** nous plaignons-nous que les flammes aient causé un ravage à travers la terre entière et que la terre soit devenue un bûcher qui a brûlé dans toutes les villes ? »

Manil. 4,1-11 : *Quid tam sollicitis uitam consumimus annis / torquemurque metu caecaque cupidine rerum / ... ?* 12-3 : *Soluite, mortales, animos curasque leuate / totque superuacuis uitam deplete querellis.* (= *Ne consumamus... neue torqueamur...*) « **Pourquoi** passons-nous les années de notre vie dans le souci et sommes-nous tourmentés par la peur et une aveugle convoitise ... ? Délivrez votre esprit, ô mortels, et renoncez aux soucis ; affranchissez votre vie de toutes ces vaines plaintes ! »

Manil. 4,873-4 : *Quid iuuat in semet sua per conuicia ferri / et fraudare bonis, ... ?*²³ (= *Ne feramur ... neue fraudemus...*) « **A quoi sert** de / **Pourquoi** se faire des reproches à soi-même et (de) se priver de biens, ... ? »

- soit à dénoncer comme oiseux tel acte d'écriture de Manilius au profit d'une autre visée plus élevée :

Manil. 2,596-9 : *Quid loquar euersas urbes et prodita templa / et uarias pacis clades et mixta uenena / insidiasque fori, caedes in moenibus ipsis / et sub amicitiae grassantem nomine turbam ?*²⁴ « **Pourquoi parler** de la destruction de villes, de la livraison de temples par trahison, des multiples désastres subis en temps de paix, des empoisonnements, des pièges tendus sur la place publique, des massacres à l'intérieur des remparts mêmes et de la conspiration qui se prépare sous le nom de l'amitié ? »

La méthode de Manilius n'est à la base pas tellement différente de celle de Lucrèce : les deux poètes désirent exposer avec clarté, d'une façon aussi complète et véridique que possible, un contenu

²³ Voir aussi *e. g.* 4,866-8.

²⁴ Voir aussi *e. g.* 4,37-42 ; 63-8.

qui les intéresse et qui leur tient à cœur. Le *docere* guidé par un sens aigu du *uerum* doit l'emporter sur le *delectare* orienté d'après le *dulce*. Que l'un soit un apôtre de stricte obédience épicurienne, l'autre un missionnaire du stoïcisme n'est au fond que secondaire. Et pourtant, c'est cette différence de *credo* qui est à l'origine d'une méthode scientifique plus rigoureuse chez Lucrèce que chez Manilius. Ce dernier qui veut voir se manifester dans le ciel l'action providentielle de la divinité n'a pas besoin de scruter la nature avec autant de scrupule que Lucrèce. Il n'a pas besoin de récuser toute attitude contemplative, ni de s'inscrire en faux contre toute digression mythologique. D'où une différence de dosage des ingrédients didactiques qui se répercute dans la répartition des expressions de cause : plus de tours analytiques à vocation scientifique chez Lucrèce, plus de *quid* à vocation rhétorique chez Manilius. Tout ceci nous amène à penser que les *Astronomica* de Manilius représentent un type mixte de poème didactique, à cheval sur le premier type, objectif, et le second, formel : de par l'intention déclarée de l'auteur, il appartient encore au premier type mais, par sa facture effective, il se rapproche du second.

Chez Virgile et l'auteur de l'*Aetna*, le fossé par rapport à Lucrèce ne cesse de se creuser dans la mesure où seule une expression de cause persiste de part et d'autre : *cur* dans l'*Aetna*, *quid* dans les *Géorgiques*.

Que chez Virgile, le genre didactique se miniaturise se reconnaît à l'ampleur plus réduite de son texte et aux *tenuis curas* (1,177) qui, de son propre aveu, en feront l'objet. Le poète a moins en vue une présentation complète et exacte des travaux paysans que de contribuer, par son traité, à l'œuvre de restauration politique et morale d'Auguste. A travers l'adresse fictive des paysans, Virgile veut prêcher à tous les Romains un retour à l'âge d'or de leurs ancêtres. Le contenu premier modeste des *Géorgiques* sera ainsi transcendé par un thème idéologique de nature politique. De là une organisation plus artistique de la matière qui donne lieu à un poème didactique du troisième type, encore appelé « transparent ». Pour une telle miniaturisation et en même temps une transcendance du contenu premier exposé plaide l'affectation invariable de *quid* à une i.d. rhétorique renvoyant à l'acte même d'écrire du poète :

Verg. *georg.* 2,434 : **Quid** *maiora sequar* ? « **Pourquoi parler** des plus grands (*scil.* arbres) ? »

Verg. *georg.* 1,311 : **Quid** *tempestates autumnii et sidera dicam* / ... ? « **Dirai-je** les tempêtes et les constellations d'automne ? » (E. de Saint-Denis)

Verg. *georg.* 2,118-20 : **Quid** *tibi odorato referam sudantia ligno / balsamaque et bacas semper frondentis acanthi* / **Quid** *nemora Aethiopum*... ? « **A quoi bon te rappeler** le baume exsudé par un bois odorant et les baies de l'acacia toujours feuillé ? Ou les buissons de l'Ethiopie... ? » (E. de Saint-Denis)

Verg. *georg.* 3,339-40 : *Quid tibi pastores Libyae, quid pascua uersu / prosequar et raris habitata mapalia tectis ?* « **Te décrirai-je** dans mes vers les pâtres de la Libye, leurs pâturages, et leurs douars peuplés d'abris espacés ? » (E. de Saint-Denis)

En présentant, ne fût-ce que rhétoriquement, le contenu de ces vers comme anodin, la plupart de ces questions oratoires renvoient à un niveau de signification plus élevé, qui constitue le véritable message de l'exposé didactique²⁵.

Les derniers *quid* adverbiaux sont attestés dans une instance de discours direct prêtée au berger Aristée après qu'il a perdu ses abeilles par la maladie et la faim :

Verg. *georg.* 4,321-5 : *'Mater, Cyrene mater, quae gurgitis huius / ima tenes, quid me praeclara stirpe deorum / (...) / inuisum fatis genuisti ? aut quo tibi nostri / pulsus amor ? quid me caelum sperare iubebas ?'* « Ma mère, Cyréné ma mère, qui habites les profondeurs de ce gouffre, **pourquoi m'as-tu fait naître** de l'illustre race des dieux (...), puisque je suis odieux aux destins ? Ou bien où a été relégué l'amour que tu avais pour moi ? **Pourquoi m'invitais-tu** à espérer le ciel ? »

Ces questions, elles aussi rhétoriques et orientées, selon la modalité déontique, vers la polarité négative au sens approximatif de « tu n'aurais pas dû (me faire maître ; m'ordonner ...) », font partie du mythe d'Aristée ; elles ne se rapportent donc pas plus que les précédentes aux labours paysans qui constituent le contenu premier de ces vers.

Quant au seul *quid* introduisant une i.i. dans ce corpus, il fait partie d'un pseudo-programme scientifique que le poète se propose à lui-même et pour lequel il implore, d'une façon un peu trop poétique, presque badine, l'aide des Muses :

Verg. *georg.* 2,475-82 : *Me uero primum dulces ante omnia Musae, / ..., / accipiant caelique uias et sidera monstrent, / defectus solis uarios lunaeque labores, / unde tremor terris, qua ui maria alta tumescant / obicibus ruptis rursusque in se ipsa residant, / quid tantum Oceano properent se tingere soles / hiberni, uel quae tardis mora noctibus obstet.* « Pour moi, je souhaite d'abord que les muses, ..., me fassent accueil, qu'elles me montrent les routes du ciel et les constellations, les éclipses multiformes du soleil et les tourments de la lune, d'où viennent les tremblements de terre, quelle force enfle les mers profondes, lorsque leurs digues sont brisées, puis fait quelles retombent sur elles-mêmes, **pourquoi** les soleils d'hiver ont tant de hâte à se plonger dans l'Océan ou quel obstacle retarde les nuits quand elles approchent avec lenteur. »

²⁵ Voir ce que E. Stankiewicz (1978⁷ : 72) dit du « discours ordinaire » qui est usuellement monothématique, le passage d'un sujet à l'autre procédant sans connexion interne. En poésie, en revanche, les thèmes seraient fréquemment développés et interprétés par le biais d'autres thèmes, la transition des uns aux autres se faisant souvent de façon diffuse.

Le *quid* ici n'a rien d'un *quid* rhétorique. Et de fait, parmi ces questions, certaines, comme le dit E. de Saint-Denis dans son commentaire de la CUF (p. 101), ont été posées par Lucrèce ou encore Posidonius. Virgile veut ici évoquer la grande poésie scientifique et cosmique. Mais il s'agit d'un pastiche plutôt que d'un programme réel auquel Virgile veut réellement donner suite²⁶.

Une analyse analogue s'impose pour l'auteur de l'*Aetna*. Les cinq *cur* relevés dans cet ouvrage sont tous attestés dans une digression sur les études physiques et astronomiques qui sont étrangères à l'auteur :

(*Aetna* 225-6 : *nosse fidem rerum dubiasque exquirere causas ; / ingenium sacrare caputque attollere caelo ;*)

Aetna 230-2 : *solis scire modum et, quanto minor orbita lunae est, / haec breuior cur sic bis senos peruolet orbis, / annuus ille meet ;*

Aetna 234-9 : *scire uices etiam signorum et tradita iura : / nubila cur caelo, terris denuntiet imbres, / quo rubeat Phoebus, quo frater palleat igni ; / tempora cur uariant anni : – uer, prima iuuenta, / cur aestate perit ? cur aestas ipsa senescit / autumnoque obrepit hiems et in orbe recurrit ? –*

(*Aetna* 249-51 : *..., diuina est animi ac iucunda uoluptas. / Sed prior haec dominis cura est cognoscere terram / et quae nunc miranda tulit natura notare :*)

(« se rendre un compte réel des choses et en rechercher les causes incertaines ; sanctifier son intelligence et dresser sa tête vers les cieux ; »)

« connaître le mouvement du soleil, savoir **pourquoi** la lune, avec sa marche d'autant plus courte que son orbite est moindre, accomplit douze fois par an sa révolution, alors que le soleil ne l'accomplit qu'une fois ; »

« connaître même la succession des constellations et les lois qui leur sont imposées : savoir **pourquoi** sont annoncés des nuages dans le ciel et des pluies pour la terre par le même feu qui fait rougir le disque de Phébé et pâlir celui de son frère ; **pourquoi** l'année a des saisons variées : – le printemps, jeunesse de l'année, s'en va quand arrive l'été, **pourquoi ? pourquoi** l'été lui-même vieillit-il ? **<pourquoi>** l'automne est-il chassé par l'hiver qui reprend sa place dans le cercle des saisons ? » –

(« voilà pour l'esprit un plaisir divin, un plaisir délicieux. Mais le premier des soucis pour l'homme, maître de la terre, est d'étudier son domaine, d'observer les merveilles que la nature a mises aujourd'hui sous ses yeux. ») (J. Vessereau)

²⁶ A preuve la rétractation de Verg. *georg.* 2,483-6, suivie par toute une série d'énoncés exclamatifs propres à évoquer l'émerveillement du poète devant le cadre idyllique offert par la nature. Des deux types d'hommes prisés comme heureux dans 2,490-4, on aura compris que ce n'est pas le premier type, lucrétien, que Virgile prétend imiter ; lui se situe plutôt dans le sillage du second, qu'il prise heureux de connaître les dieux champêtres... Bien loin donc de lui le désir d'élucider les causes profondes de la nature !

Ainsi se manifeste clairement une hiérarchie du premier domaine d'investigation au second. Comme Virgile, l'auteur de l'*Aetna* récuse le premier – celui de Manilius et surtout celui de Lucrèce – pour s'attacher au monde terrestre, visible et tangible, dont il préfère admirer les merveilles plutôt que de scruter les causes profondes. D'où une *recusatio*, qui fait que les *cur* sont plutôt à verser sur le compte d'un autre. Il est certes vrai que l'expression interrogative *quae causa* est récurrente dans le poème²⁷ mais, plutôt que de suggérer une recherche scientifique des causes naturelles, elle réfère souvent à des moteurs animés, ce qui explique, peut-être, que les *quis*, *quid*²⁸ soient proportionnellement mieux représentés dans ce poème que dans les autres. C'est un *mirandus faber* (197), une *diuina rerum cura* (194-5) qui sont ici à l'œuvre et, plutôt qu'à une approche empirique et rationaliste de la nature, nous avons affaire à une approche respectueuse et contemplative d'une nature considérée comme divine. Tout ceci plaide donc une fois de plus pour un poème didactique du troisième type, c.-à-d. « transparent » plutôt que « *sachbezogen* »²⁹.

La seule conclusion que nous pouvons tirer sous ce rapport pour les poèmes de Cicéron, de Germanicus et de Columelle est que le matériel très pauvre dont nous disposons pour l'expression interrogative de la cause (1 *quid* chez Germanicus, v. 128³⁰, 1 *quid* chez Columelle, 10,215-6³¹, tous deux introduisant une i.d. rhétorique de type interactionnel) – comme d'ailleurs pour l'interrogation en général – nous invite à penser qu'on a affaire à des approches non dialectiques du sujet, à un style assertif plutôt que percontatif. Mais il serait téméraire de vouloir classer, à partir d'une telle hypothèse, les ouvrages en question dans une classe déterminée de poèmes didactiques³².

3.2.2. L'expression de la manière

Les conclusions auxquelles nous avons abouti pour l'expression de la cause sont-elles corroborées par l'expression de la manière ? Les fréquences pondérées nous permettent de nous faire une première idée, approximative, à cet égard :

²⁷ Cf. p. ex. aux v. 25, 220, 372.

²⁸ Voir e. g. 3,196-7 ; 279.

²⁹ Sur l'*Aetna*, voir aussi B. Effe (1977 : 204-20).

³⁰ Il s'agit du vers : *quid me, cuius abit usus, per uota uocatis ?* mis, dans le cadre d'une digression mythologique, dans la bouche de la Vierge une fois que l'âge d'argent eut fait son apparition. Ce vers n'a pas de correspondant dans le modèle grec d'Aratos.

³¹ Il s'agit d'une question que le poète se pose à lui-même : *Sed quid ego infreno uolitare per aethera cursu / passus equos audax sublimi tramite raptor ?* « Mais **pourquoi** laisser mes chevaux voler à travers l'éther dans une course effrénée, et ma témérité m'emporter sur une route trop élevée ? » (E. de Saint-Denis). Le fait que le *quid* adverbial ici attesté se rencontre, dans un emploi analogue, aussi ailleurs, dans la partie en prose de l'œuvre de Columelle (cf. p. ex. 1 *pr.* 3 ; 4,1,2), semble révéler que l'auteur ne fait pas, dans le livre 10, en matière d'expression interrogative du motif, trop de concessions à la facture poétique, (ou, s'il en fait, il les fait en amateur, dont le dilettantisme ne peut nous échapper) ; comme dans les textes en prose, son objectif reste, en tout cas pour ce qui est du contenu, modeste, très terre-à-terre : il écrit en technicien, non en *uates* (B. Effe 1977 : 97-103).

³² Les vers 10,217 sqq. de Columelle, où le poète, suite à la question rhétorique posée, oppose lui aussi son humble dessein de traiter d'horticulture à celui du poète inspiré qui peut connaître *rerum causas* (v. 218), semblent certes plaider contre une poésie ambitieuse du type de celle de Lucrèce. Mais cela ne nous autorise pas pour autant à écarter d'emblée le poème de Columelle de la classe dite « *sachbezogen* » et à lui attribuer un souci d'esthétisation à outrance ou un dessein idéologique qui transcende la matière traitée.

Lucrèce	0,84
Cicéron	0,18
Germanicus	0
Manilius	0,14
<i>Aetna</i>	0,31
Virgile	0,41
Columelle	0

Lucrèce occupe de nouveau la première place non seulement pour la fréquence mais encore pour la variété : on relève chez lui 8 expressions différentes contre seulement 1 chez Cicéron et dans l'*Aetna*, 2 chez Manilius et chez Virgile. Lucrèce est en plus le seul auteur à attester des i.d. de manière. Le terme le plus souvent affecté chez lui à l'introduction d'une i.d. est *qui*, qui est loin d'être le favori dans l'i.i.

Sur le modèle de *quid* et *quin*, traités plus haut, *qui* est surtout affecté à l'introduction d'une i.d. rhétorique. Orientant l'énoncé vers une assertion négative (« il est impossible que... »), il participe volontiers à l'attitude sceptique et polémique que Lucrèce manifeste à l'égard des mythes et croyances superstitieuses. En bon logicien, Lucrèce fait toujours précéder l'interrogation en *quī* contre-argumentatif d'une hypothèse ou d'une affirmation préalables ; c'est au vu de de cette prémisse que la possibilité envisagée par la question en *qui* se présente d'elle-même comme absurde. Ainsi dans le passage suivant où l'agencement logique *Quippe ubi ... qui queat* sert à démonter le mythe de la fontaine d'Hammon :

Lucr. 6,854-8 : *Quippe ubi sol nudum contractans corpus aquai / non quierit calidum supera de reddere parte, / cum superum lumen tanto feruore fruatur, / **qui** queat hic subter tam crasso corpore terram / percoquere umorem et calido satiare uapore* ³³ « Car si le soleil, frappant à nu le corps de la fontaine, n'a pu en échauffer la surface malgré toute la chaleur que possède la lumière tombant du haut du ciel, **comment** pourrait-il, une fois sous la terre, à travers toute l'épaisseur de sa masse, réussir à échauffer cette eau et la saturer de sa chaleur ? » (A. Ernout)

Ailleurs, c'est par l'absurdité de la conclusion qu'il réfute la prémisse, d'ailleurs déjà énoncée au mode de l'irréel, le subjonctif imparfait :

³³ Dans ce cas, il y a même un report, qui ajoute encore une autre raison pour laquelle il faut récuser la possibilité envisagée : *Praesertim cum uix possit per saepta domorum / insinuare suum radiis ardentibus aestum.* (6,859-60)

Lucr. 1,167-8 : *Quippe, ubi non essent genitalia corpora cuique, / qui posset mater rebus consistere certa ?* « En effet, puisqu'il n'y aurait point d'éléments générateurs propres à chaque espèce, **comment** pourrait-il y avoir pour les choses une mère déterminée ? »³⁴

Parfois le rôle de prémisse est détenu par une première question rhétorique : *Nonne uides + proposition infinitive* :

Lucr. 5,646-9 : *Nonne uides etiam diuersis nubila uentis / diuersas ire in partis inferna supernis ? / Qui minus illa queant per magnos aetheris orbis / aestibus inter se diuersis sidera ferri ?* « Ne vois-tu pas de même les nuages, sous l'action de vents opposés, s'en aller dans des directions opposées, les plus bas croisant les plus hauts ? **Comment** alors ces astres traçant dans l'éther leurs vastes orbites ne pourraient-ils pas être emportés par des courants opposés ? »

Le même procédé de *refutatio* est encore révélé par l'emploi de *quo modo* :

Lucr. 3,766-71 : ... *Quod si iam fit, fateare necessest / mortalem esse animam, quoniam mutata per artus / tanto opere amittit uitam sensumque priorem. / Quoue modo poterit pariter cum corpore quoque / confirmata cupitum aetatis tangere florem / uis animi, nisi erit consors in origine prima ?* « En ce cas, il faut avouer que l'âme est mortelle, puisqu'en changeant de corps elle perd aussi complètement la vie et la sensibilité telles qu'elle les possédait autrefois. Et **comment** pourra-t-elle se fortifier de concert avec le corps, et atteindre avec lui à cette fleur de l'âge tant désirée, si elle n'est point liée à lui par une même origine ? »

La proposition interrogative équivaut illocutoirement à une assertion négative, *nullo modo poterit*, qui doit, en dernier ressort, infirmer l'hypothèse adverse de l'immortalité de l'âme. On aura remarqué que l'armature logique est ici encore plus serrée qu'avec *quī* : un système conditionnel avec implication logique précède (*Quod si fit, ...necesse est*) ; *quoue modo poterit* est enfin lui-même, logiquement parlant, l'apodose d'un *nisi erit* tenant lieu de protase³⁵.

Le seul exemple de *quo pacto* est, lui, attesté dans un contexte dialectique qui ressemble davantage à celui de *quī* :

Lucr. 2,547-50 : *Quippe etenim sumam hoc <quoque> uti finita per omne / corpora iactari unius genitalia rei, / unde, ubi, qua ui, et quo pacto congressa coibunt / materiae tanto in pelago*

³⁴ Introduite par un *At nunc* qui marque le retour à la réalité, la suite (v. 169-73) montre que les corps doivent au contraire leur création à des germes spécifiques et que tout ne peut être engendré de tout.

³⁵ Le même rapport logique s'observe entre *quoue modo* et *si non* dans 5,184-6. Pour un autre agencement impliquant *cur* après une *si p* sous-entendue (*At <si fors gubernet>, cur ... ?*), cf. Manil. 1,492-500, cité *supra* (p. X).

turbaque aliena ?³⁶ « A supposer, en effet, que les atomes limités en nombre susceptibles de créer un corps unique se trouvent épars dans le tout immense, de quel endroit, en quel lieu, par quelle force et **de quelle façon** se rencontreront-ils pour s'unir, dans ce vaste océan de la matière, et dans cette confusion d'atomes étrangers ? »

Une différence existe cependant par rapport à *qui* : *quo pacto* est attesté dans un contexte plus neutre, non associé au verbe *posse* ou *quire* ni à un subjonctif potentiel. La tension est ici moindre du fait que Lucrèce donne, sans intention polémique, une leçon de physique en rapport avec l'atomisme.

Dans une visée typologique, on peut donc dire que les différents emplois des interrogatifs de manière en i.d. contribuent à mettre en exergue la rigueur logique de Lucrèce et son intention déclarée de propager la vérité, le tout pimenté d'une ardeur de missionnaire qui ne recule pas devant l'argumentation polémique.

Cette argumentation polémique fait normalement défaut dans l'i.i. Des huit expressions de manière attestées en subordonnée interrogative chez Lucrèce, une seule, à savoir *qui*, se prête dans un seul exemple à un tel emploi :

Lucr. 3,888-93 : *Nam si in morte malumst malis morsuque ferarum / tractari, non inuenio qui non sit acerbum / ignibus inpositum calidis torrescere flammis, / aut in melle situm suffocari, atque rigere / frigore, cum summo gelidi cubat aequore saxi, / urgeriue superne obtritum pondere terrae.*
« Car, si dans l'état de mort c'est un malheur que d'être broyé par les mâchoires et la morsure des fauves, je ne vois pas **comment** il **ne** serait **pas** douloureux de rôtir dans les flammes, couché sur un bûcher, ou d'être mis dans du miel où vous vous étouffez, ou d'être raidi par le froid sur la pierre glacée du tombeau où l'on vous a couché, ou enfin d'être écrasé et broyé sous le poids de la terre qui vous recouvre. »

D'une façon significative, on y retrouve l'agencement logique commenté plus haut, avec une protase hypothétique en *si*³⁷. *Non inuenio qui non sit acerbum* équivaut à « il devrait être douloureux, mais en réalité il ne l'est pas », le rejet de la conclusion logique attendue impliquant l'absurdité de la prémisse³⁸.

Les deux autres emplois de *qui* sont moins marqués du fait qu'ils servent – éventuellement de conserve avec une autre i.i. – pour ainsi dire de rubrique par rapport au contexte droit :

³⁶ Que le but soit ici de réfuter l'hypothèse énoncée est montré par le vers suivant : *Non, ut opinor, habent rationem conciliandi.* « Ils n'ont pas, je pense, <dans ces conditions> le moyen de se rassembler. »

³⁷ Voir d'ailleurs la présence de la même protase hypothétique en *si* devant les interrogatives en *cur* contre-argumentatif citées p. X.

³⁸ Comme dans 2,547-50, cité ci-dessus, l'argumentation est plus calme dans 1,592-8, le subjonctif imparfait dans la protase (*Nam si ... commutari ... possent*) marquant d'ailleurs d'emblée l'hypothèse comme inacceptable (cf. à ce propos aussi 1,167-8, cité p. X).

Lucr. 4,877-82 : *Nunc qui fiat uti passus proferre queamus, / cum uolumus, uarieque datum sit membra mouere, / et quae res tantum hoc oneris protrudere nostri / corporis insuerit, dicam*³⁹ : *tu percipe dicta. / Dico* + A.c.I. « Maintenant, **comment** se fait-il que nous puissions, quand nous voulons, porter nos pas en avant, que nous ayons la faculté de mouvoir nos membres de diverses manières ? Quelle est la force capable, à l'accoutumée, de déplacer le poids énorme de notre corps ? Je vais le dire : à toi de recueillir mes paroles. Je dis que... »

Dico + proposition infinitive y sature *qui fiat* + *dicam* qui précède.

A titre de variable dont le contenu reste indéterminé, l'interrogatif de manière se prête ainsi, d'une façon générale chez Lucrèce, soit à annoncer d'une façon économique un développement circonstancié qui suit, soit à récapituler d'une façon allusive un exposé qui précède. Aussi *quo modo* ou *quibus modis*, ainsi que *quo pacto*, *qua ratione* ou *ut*, se rencontrent-ils dans la plupart des cas dans des contextes programmatiques à vocation transitoire. A preuve :

Lucr. 5,64-75 : *quod superest, nunc huc rationis detulit ordo, / ut mihi mortali consistere corpore mundum / natiuomque simul ratio reddunda sit esse, / et quibus ille modis congressus materiai / fundarit terram, caelum, mare, sidera, solem / lunaique globum ; ... / ... / quoue modo genus humanum uariante loquela / coeperit inter se uesci per nomina rerum ; / et quibus ille modis diuom metus insinuarit / pectora, terrarum qui in orbi sancta tuetur / fana, lacus, lucos, aras, simulacraque diuom.* « Maintenant, l'ordre de mon sujet m'amène au point où il me faut expliquer que le monde lui-même est composé d'une substance périssable et soumis aux lois de la naissance ; **de quelles façons** le concours de la matière a formé la terre, le ciel, la mer, les astres, le soleil et le globe de la lune ; ... **comment** le genre humain a commencé à s'entretenir en usant un système de sons divers, à l'aide des noms qu'il a donnés aux choses ; et **de quelles façons** s'est glissée dans les cœurs cette crainte des dieux qui, sur tout le globe terrestre, protège et consacre les temples, les lacs, les bois, les autels et les images des divinités. »

Lucr. 6,495-7 : *Nunc age, quo pacto pluuius concrescat in altis / nubibus umor, et in terras demissus ut imber / decidat, expediam.* « Et maintenant écoute : **de quelle façon** l'eau de pluie se condense dans les hauts nuages et **comment** elle en descend pour tomber sous forme d'averse sur la terre, c'est ce que je vais expliquer. »

Lucr. 5,772-81 : *Quod superest, quoniam magni per caerula mundi / qua fieri quicquid posset ratione*⁴⁰ *resolui, / solis uti uarios cursus lunaeque meatus / noscere possemus quae uis et causa cieret, / quoue modo <possent>offecto lumine obire / et neque opinantis tenebris obducere terras, / ... / ... / nunc redeo ad mundi nouitatem et mollia terrae / arua, ...* « Et maintenant qu'à travers l'azur de notre vaste monde j'ai expliqué **comment** chaque phénomène peut s'accomplir ; maintenant que

³⁹ Voir aussi 4,633-4.

⁴⁰ Notons que tous les emplois de *qua ratione* dans l'i.i. renvoient chez Lucrèce à la manière, tandis que dans l'i.d. *qua ratione* peut interroger chez le même auteur sur la cause ; cf. 6,404.

nous connaissons les diverses révolutions du soleil, la marche de la lune, et la force, la cause qui les provoque ; puisque nous savons **comment** par l'interception de leur lumière ces astres peuvent s'éclipser et couvrir de ténèbres soudaines la terre étonnée, ... : maintenant, dis-je, je reviens au temps où le monde était dans sa nouveauté, où la terre était encore molle, ... » (A. Ernout)

Le caractère transitoire de ces passages est souvent indiqué, comme ici, par des expressions du type de *nunc*⁴¹ ou *quod superest*⁴². En plus, au cas où l'orientation des interrogatifs de manière est prospective, la suite de l'exposé, qui explicite le contenu de ces marqueurs, peut être ponctuée par des adverbes ou expressions adverbiales du type de *primum, etiam, consimili ratione, praeterea*⁴³, qui marquent les différentes étapes du développement. Il est certes vrai que le pluriel *quibus modis* semble, sur le modèle de *quibus e causis*, se justifier par la multiplicité des manières envisagées, mais les expressions périphrastiques comportant un substantif au singulier ainsi que les marqueurs synthétiques peuvent empiéter sur son domaine ; c'est le cas dans 6,495 sqq., cité ci-dessus, où une expression au singulier (*quo pacto*) annonce au moins trois façons différentes de condensation d'eau dans les nuages. Cela explique que les différents marqueurs de manière puissent, dans cette fonction anaphorique ou cataphorique, souvent commuter ou être coordonnés sans différence de sens notable. Nous en voulons pour preuve la concurrence d'emploi de *quo modo* et *quibus modis* dans 5,64-75, de *quo pacto* et *quibus modis* dans 3,258-9 ou encore celle de *quo pacto* et *ut* dans 6,495-7, ces deux marqueurs étant d'ailleurs invariablement attestés dans le même ordre chez Lucrèce⁴⁴. Ce que l'on peut dire en revanche, c'est que dans tous ces cas l'emploi de l'interrogatif relève de l'agencement logique de l'exposé didactique et contribue à sa clarté. Il renvoie à une méthode d'argumentation rationnelle qui est celle préconisée par l'auteur lui-même.

Dans quelques cas seulement, l'emploi des marqueurs de manière dans l'i.i. dépasse le domaine esquissé. C'est le cas de trois occurrences de *quo pacto* ; sans qu'elles fassent partie, sous forme de transition ou de rubrique, d'une ébauche de programme, elles renvoient toutefois, après un verbe marquant l'ignorance ou un savoir virtuel, à un domaine d'investigation scientifique prôné par Lucrèce⁴⁵ :

Lucr. 1,307-8 : *At neque quo pacto persederit umor aquai / uisumst, nec rursum quo pacto fugerit aestu.* « Et pourtant on ne voit ni **de quelle façon** l'eau s'est déposée, ni **de quelle façon**, sous l'effet de la chaleur, elle s'est retirée. »⁴⁶

⁴¹ Voir aussi p. ex. 3,258 ; 4,522 ; 673 ; 907 ; 5,1281 ; 6,239 ; 680.

⁴² Voir aussi p. ex. 4,595 ; 6,423.

⁴³ Voir p. ex. 6,497 ; 503 ; 506 ; 513. Cf. aussi e.g. *primum* (6,682), *porro* (6,684), *praeterea* (6,694), à la suite de *modis quibus* dans 6,680.

⁴⁴ Voir aussi 5,614-9 ; 6,88-9 ; 384-5.

⁴⁵ La situation semble être la même pour l'expression *qua cum ratione* (2,165-6) ; le contexte est toutefois plus opaque suite à une lacune.

⁴⁶ Et suit l'explication « atomiste » de Lucrèce : *In paruas igitur partis dispergitur umor, / quas oculi nulla possunt ratione uidere* (1,309-10).

Lucr. 1,565-9 : *Huc accedit uti, solidissima materiai / corpora cum constant, possint tamen omnia reddi, / mollia quae fiunt, aer, aqua, terra, uapores, / quo pacto fiant et qua ui quaeque gerantur, / admixtum quoniam semel est in rebus inane.* « A cela s'ajoute que, malgré la solidité absolue des éléments premiers de la matière, on peut néanmoins expliquer **de quelle façon** se forment et grâce à quelle force existent tous les corps de substance molle, l'air, l'eau, la terre, les vapeurs, étant donné que le vide se trouve mêlé à tous les corps. »

L'expression *qua ratione* renvoie, elle, à deux reprises, à un étonnement considéré comme malsain par Lucrèce parce qu'engendrant des croyances superstitieuses :

Lucr. 5,82-6 et 6,58-62 : *Nam bene qui didicere deos securum agere aeuom, / si tamen interea mirantur qua ratione / quaeque geri possint, praesertim rebus in illis / quae supera caput aetheriis cernuntur in oris, / rursus in antiquas referuntur religiones, / ...* « Car ceux-là même qui ont bien appris que les dieux mènent une vie sans soucis s'étonnent quelquefois **de la façon dont** chaque chose peut s'accomplir, surtout à propos des grands objets qu'ils aperçoivent au-dessus de leurs têtes dans les régions éthérées ; alors ils retombent une fois de plus dans les anciennes superstitions, ... »⁴⁷

La formule plus étoffée *quanam ratione* est enfin les quatre fois attestée sous forme de séquence figée. Elle renvoie elle aussi à un point déterminé de méthode d'analyse rationnelle et fait partie de ce que C. Bailey appelle « des répétitions de lignes et de passages pour des raisons de sens »⁴⁸ :

Lucr. 1,74-7 : *... / atque omne immensum peragrauit mente animoque, / unde refert nobis uictor quid possit oriri, / quid nequeat, finita potestas denique cuique / quanam sit ratione atque alte terminus haerens.*⁴⁹ « il (*sc.* Epicure) a parcouru de l'esprit et de la pensée le tout immense et, de là, il nous rapporte victorieux ce qui peut naître, ce qui ne le peut pas, **de quelle façon** est délimité enfin le pouvoir de chaque être suivant des bornes inébranlables. »

On voit qu'une fois que Lucrèce a trouvé la formule adéquate qu'il juge propre à exprimer sa pensée, il n'hésite pas à la répéter plusieurs fois, souvent mot à mot ; cette absence de recherche rhétorique semble donner raison à A. Ernout et L. Robin qui disent, dans leur introduction sur le style de Lucrèce, que la recherche verbale n'est pas son fait et que son désir d'innover ne porte que sur le

⁴⁷ Voir sous ce même rapport les deux expressions *non est mirandum qua ratione* (4,595 et 5,592), qui, tout en annonçant, comme transition, un développement ultérieur, révèlent la même hostilité de Lucrèce face à l'étonnement, à l'émerveillement.

⁴⁸ C. Bailey, *Lucretius. De Rerum Natura libri sex*, edited with Prolegomena, Critical Apparatus, Translation, and Commentary, vol. 1-3, Oxford, Clarendon Press, 1947 : vol. 1, p. 161 sqq.

⁴⁹ De *finita potestas* à *alte terminus haerens*, on trouve encore exactement le même texte dans 1,595-6 ; 5,89-90 ; 6,65-6.

fond de l'enseignement qu'il donne⁵⁰ ; elle donne aussi raison sur ce point particulier à B. Effe qui considère le poème de Lucrèce comme « *sachbezogen* ».

Le seul marqueur interrogatif de manière à révéler à deux reprises une facture plus émotive est *ut*⁵¹. La subordonnée introduite par ce morphème est non seulement susceptible de commuter avec une infinitive (fr. « que ») mais elle se charge encore, dans le contexte où elle est employée, d'une nuance exclamative de haut degré :

Lucr. 2,1168-72 : *Tristis item uetulae uitis sator atque <uietae> / temporis incusat momen saeclumque fatigat, / et crepat anticum genus ut pietate repletum / perfacile angustis tolerarit finibus aeuom, / cum minor esset agri multo modus ante uiritim* ; « Tout triste aussi, le planteur d'une vigne aujourd'hui vieille et rabougrie incrimine l'action du temps, accable son époque de ses plaintes, et va sans cesse grondant que (/ en montrant **comme**)⁵² les hommes d'autrefois, tout remplis de piété, trouvaient une subsistance très facile sur un étroit domaine, et ce, malgré la part de terre bien moindre assignée à chacun : » (A. Ernout)

Lucr. 4,1201-2 : *Nonne uides etiam quos mutua saepe uoluptas / uinxit, ut in uinclis communibus excrucientur ?* « Et même ne vois-tu pas **comme** les couples, enchaînés par la mutuelle volupté, sont souvent à la torture dans leurs chaînes communes ? » (A. Ernout)

Mais les deux énoncés servent encore l'argumentation de Lucrèce : le premier reflète un point de vue étranger à Lucrèce, qu'il réfutera plus loin⁵³ ; le second étaye au contraire, par une prise à témoin de son destinataire, la théorie de l'épicurien sur la réciprocité de l'amour.

Ainsi, en définitive, tous les interrogatifs de manière contribuent chez Lucrèce à l'échafaudage de sa doctrine, soit comme outils d'argumentation polémique, soit comme marqueurs logiques d'étapes de raisonnement, soit comme morphèmes participant à un sens plus large en rapport direct avec l'enseignement d'Epicure⁵⁴.

De tous les autres auteurs, c'est Manilius qui, pour l'expression de la manière, présente la facture la plus proche de Lucrèce. On entrevoit chez lui la répartition suivante : l'expression analytique *qua ratione* s'emploie en dépendance d'un verbe *interrogandi* exprimant un véritable acte percontatif :

⁵⁰ A. Ernout, L. Robin, *Lucrèce, De Rerum Natura*. Commentaire exégétique et critique, t. 1-3, Paris, Les Belles Lettres, 1962² (1925-28¹) : t. 1, p. XXIX.

⁵¹ Voir ce que nous dirons à ce propos plus loin au sujet de Virgile.

⁵² C'est nous qui ajoutons la traduction entre parenthèses.

⁵³ Voir 2,1173-4 : *nec tenet omnia paulatim tabescere et ire / ad capulum, spatio aetatis defessa uetusto*.

⁵⁴ A noter corollairement que la riche palette d'expressions interrogatives de manière complète chez Lucrèce, avantageusement et pour ainsi dire en écho, l'armature logique, très développée, des expressions de manière anaphoriques fonctionnant comme coordonnants ou connecteurs de discours et attestant volontiers les mêmes substantifs que les locutions interrogatives. Voir *e. g.* *hoc modo* ; *eo modo* ; *quo pacto* ; *hoc pacto* ; *hac ratione* ; *simili ratione* ; *ratione eadem* ; *ratione alia* ; *ratione pari*, etc., attestés respectivement en 3,1068 ; 4,686 ; 1,912 ; 1,980 ; 1,918 ; 1,1061 ; 4,959 ; 5,348 et 5,643.

Manil. 3,204-6 : *Forsitan et quaeras, agili rem corde notandam, / qua ratione queas, natalis tempore, nati / exprimere immerso surgentem horoscopton orbe.* « Peut-être demandera-t-on – question qui mérite l’attention d’un esprit agile – **de quelle façon** on peut, au moment de la naissance, déterminer pour celui qui naît l’horoscope quand il se lève de la partie immergée de la sphère. »

Vt, qui connaît un éventail d’usages plus large, s’emploie après un *verbum dicendi* ou *sentiendi* modalisé de telle façon qu’il n’évoque aucun savoir lacunaire. Aussi l’i.i. pourrait-elle y commuter avec une proposition infinitive sans préjudice de la grammaticalité de la phrase :

Manil. 2,82-6 : *Hic igitur deus et ratio, quae cuncta gubernat, / ducit ab aetheriis terrena animalia signis, / quae, quamquam longo, cogit, summota recessu, / sentiri tamen, ut uitas ac fata ministrent / gentibus ac proprios per singula corpora mores.* « Alors ce dieu, cette raison, qui gouverne tout, fait dépendre les êtres de la terre des signes du ciel : quoique ces signes se trouvent à une longue distance de nous, il nous force à reconnaître par expérience leur influence : **la façon dont** ils fournissent aux peuples leur vie et leur destinée, à chaque individu, son caractère propre. »

Manil. 2,153 : *Cernis ut auersos redeundo surgat in artus.* « Tu vois **comme(nt)** le taureau, en revenant, présente d’abord ses membres postérieurs quand il se lève.»

Manil. 3,21-3 : *Romanae gentis origo, / quotque duces urbis tot bella atque otia, et omnis / in populi unius leges ut cesserit orbis, / differtur.* « L’origine du peuple romain, ses périodes de guerre et de paix aussi nombreuses que les commandants de la ville, **la façon dont** le monde entier s’est soumis aux lois d’un seul peuple, cela je le remets à plus tard. »

Comme dans la plupart des exemples cités de Lucrèce, *ut* prend une vertu structurante par rapport au contexte droit :

Manil. 5,231-3 : *Ne talis mirere artes sub sidere tali, / cernis ut ipsum etiam sidus uenetur in astris ; / praegressum quaerit Leporem comprehendere cursu.* « Pour que tu ne t’étonnes pas qu’une telle constellation inspire de telles inclinations, tu vois **comme(nt)** la constellation elle-même chasse au milieu des astres ; elle cherche à atteindre dans sa course le lièvre qui la devance. »

Si le développement qui suit est long et circonstancié, ce procédé a l’avantage de contribuer à la clarté de l’exposé didactique et de créer une impression de complétude et d’exhaustivité⁵⁵.

Vt est ensuite le seul interrogatif de manière qui soit attesté chez Cicéron et dans l’*Aetna*. Dans les *Aratea*, il est employé après *uisere* :

⁵⁵ Un passage emblématique sous ce rapport est 2,82-6, qui est suivi d’une longue expansion (2,87-104) ponctuée périodiquement par *sic* anaphorique (v. 87, 88, 89, 93, 96, 99).

Cic. *Arat.* XXXIII,76-8 : *iam prope praecipitante licebit uisere nocte / ut sese ostendens emergat Scorpios alte, / posteriore trahens flexum ui corporis Arcum.* « lorsque la nuit déjà touche presque à sa fin, on pourra voir **comme** le Scorpion fait son apparition et s'élève haut, entraînant à sa suite l'Arc bandé par un corps vigoureux. »

Visere étant un *uerbum inuestigandi*, on pouvait s'attendre à un terme plus analytique (sur le modèle de Manilius 3,204). Complété par *ut*, qui normalement se prête à une commutation avec l'A.c.I., *uisere* s'approche ainsi sémantiquement d'un simple verbe de perception (*uidere*) ; ce qui réduit l'aspect spéculatif de l'exposé au profit d'une allure plus descriptive et contemplative⁵⁶.

Dans l'*Aetna*, *ut* est à deux reprises apparié à un *verbum sentiendi*. Mais l'i.i., commutant avec une infinitive, ne participe pas au même titre à la structuration du message que chez Manilius ; plutôt que d'annoncer un développement plus ample à venir, elle sert, dans une énumération, à introduire un détail trivial, que l'auteur repousse d'ailleurs comme incompatible avec l'objectif de véracité qu'il s'est lui-même proposé :

Aetna 87-92 : *Norunt bella deum, norunt abscondita nobis / coniugia et falsa quotiens sub imagine peccet / taurus in Europen, in Ledam candidus ales / Iuppiter, ut Danaae pretiosus fluxerit imber. / Debita carminibus libertas ista, sed omnis / in uero mihi cura : ...* « Ils connaissent les guerres des dieux ; ils connaissent des unions qui nous sont cachées, à nous ; ils savent combien de fois Jupiter se déguise pour de coupables amours, prenant l'apparence d'un taureau avec Europe ; avec Léda, celle d'un cygne au plumage blanc ; **comment** avec Danaé s'est répandue une pluie de métal précieux. On accorde à la poésie cette liberté-là ; mais mon unique souci à moi est de dire le vrai. »

Dans le second exemple, à savoir :

Aetna 342-6 : *Hinc igitur credis torrens ut spiritus ille / qui rupes terramque notat, qui fulminat ignes, / cum rexit uires et praeceps flexit habenas, / praesertim ipsa suo decliuiua pondere nunquam / corpora diripiat ualidoque absoluerit arcu ?* « Vous rendez-vous compte par suite **comment** ce souffle impétueux qui laisse la marque de son passage sur les roches et sur la terre, qui lance des feux semblables à ceux de la foudre, ne peut pas, une fois qu'il a réglé ses forces et comme plié ses rênes, enlever des corps que leur propre poids entraîne d'ailleurs à tomber et les déloger de la puissante voûte de la montagne ? » (J. Vessereau)

⁵⁶ Ce fait n'a rien d'extraordinaire puisque, comme nous l'avons constaté ailleurs (C. Bodelot 1987 : 31-3 ; 37 ; 2003 : 220), l'i.i. n'est que dans une minorité de cas introduite par un verbe exprimant une idée d'interrogation ou d'investigation.

ut sert, lors d'un envol épique, à exprimer l'étonnement de l'auteur devant les actions contraires des vents pendant et après l'éruption volcanique ; cette attitude admirative face à un phénomène naturel va à l'encontre du rationalisme préconisé par Lucrèce.

Chez Virgile, l'expression de la manière est à nouveau plus riche ; deux termes différents sont chez lui affectés à l'expression de cette circonstance, *ut* et *quomodo*. Pas plus que chez Cicéron ou l'auteur de l'Etna, *ut* n'anticipe sur une expansion ultérieure. Commutant grammaticalement avec un A.c.I. pour la raison que le verbe introducteur est à chaque fois un *verbum sentiendi* ou *dicendi*, *ut* est toutefois chez Virgile davantage chargé d'affectivité : il évoque souvent une nuance d'intensité et s'approche de la valeur exclamative :

Verg. *georg.* 3,250-1 : *Nonne uides ut tota tremor pertemptet equorum / corpora, si tantum notas odor attulit auras ?* « Ne vois-tu pas **comme** tout le corps des chevaux tressaille, pour peu que l'air ait apporté des effluves bien connus ? »

On y a affaire à une facture plus émotive, plus artistique. Cette esthétisation est aussi révélée par le contexte des noms exotiques dans lequel *ut* se trouve souvent inséré :

Verg. *georg.* 1,56-9 : *... Nonne uides croceos ut Tmolus odores, / India mittit ebur, molles sua tura Sabaei, / at Chalybes nudi ferrum uirosaue Pontus / castorea, Eliadum palmas Epiros equarum ?*⁵⁷ « Ne vois-tu pas **comme** le Tmolus nous envoie les parfums du safran ; l'Inde, l'ivoire ; les Sabéens efféminés, leur encens, tandis que les Chalybes nus envoient le fer ; le Pont, la nauséabonde huile de castor ; l'Epire, les palmes des cavales de l'Elide ? »

Pareil émerveillement donne en plus lieu à une interprétation de second niveau :

Verg. *georg.* 2,118-21 : *Quid tibi odorato referam sudantia ligno / balsamaque et bacas semper frondentis acanthi ? / Quid nemora Aethiopum molli canentia lana / uelleraque ut foliis depectant tenuia Seres ?...* « A quoi bon te rappeler le baume exsudé par un bois odorant et les baies de l'acacia toujours feuillé ? Ou les buissons de l'Ethiopie qui blanchissent sous un duvet moelleux, et **la façon dont** les Sères détachent des feuilles, à coups de peigne, leur mince toison ? ... » (E. de Saint-Denis)

⁵⁷ Ailleurs, dans 3,22-5, les i.i. en *ut* évoquent les détails d'un rêve d'évasion du poète qui espère triompher.

Le poète énumère ici différents arbres, différents buissons dont on admire les qualités prodigieuses dans des pays très lointains. Mais, comme fin mot, il renvoie, dans un élan nationaliste, aux mérites de l'Italie qui, par ses propres merveilles, égale, voire dépasse celles des autres peuples⁵⁸.

Ce caractère transcendantal de la poésie virgilienne se révèle en revanche beaucoup moins dans les i.i. introduites par *quo modo*. Cet interrogatif apparaît lorsqu'il s'agit de donner des consignes concrètes et précises relatives aux différents travaux du paysan, qui constituent, rappelons-le, le contenu premier du poème. Ainsi, en matière d'apiculture :

Verg. *georg.* 4,281-5 : *Sed si quem proles subito defecerit omnis / nec genus unde nouae stirpis reuocetur habebit, / tempus et Arcadii memoranda inuenta magistri / pandere quoque modo caesis iam saepe iuuencis / insincerus apes tulerit cruor.*⁵⁹ « Mais si l'on voit soudain s'éteindre l'espèce tout entière, et si l'on n'a aucun moyen de faire renaître une nouvelle lignée, il est temps d'exposer la mémorable découverte du maître d'Arcadie, de dire **comment** le sang corrompu de jeunes taureaux immolés a souvent déjà produit des abeilles. »

C'est dans un tel discours à orientation plus proprement didactique que *quo modo*, à l'opposé de *ut*, déploie des qualités structurantes par rapport au contexte droit. A preuve :

Verg. *georg.* 2,226 : *Nunc, quo quamque modo possis cognoscere, dicam.* « Maintenant, comment peux-tu reconnaître chacun des terrains ? je vais le dire. »

où le contenu de l'i.i. sera explicité par les vers 227-58, qui passeront en revue les différents types de terre.

Ainsi, *quo modo* et *ut* représentent dans les *Géorgiques* très clairement les deux strates de signification du poème : *quo modo* la couche première, littérale, *ut* la couche seconde, plus profonde, les deux se combinant pour donner lieu à un poème didactique polyphonique, que B. Effe a appelé transparent.

4. Conclusions

Pour conclure, on pourra donc dire que l'étude des interrogatifs de cause et de manière dans plusieurs poèmes didactiques nous a permis d'entrevoir des différences intragénériques plutôt qu'intergénériques. Aussi est-ce à ce titre que notre étude d'une classe déterminée de morphèmes peut prétendre à contribuer à l'étude typologique d'un genre littéraire déterminé. Ce résultat, nous l'avons obtenu en nous réclamant d'une méthode que B. Effe a élaborée dans une optique plus purement littéraire ; une méthode qui ne manque certes pas de pertinence ni de finesse, mais qui mérité d'être

⁵⁸ Voir 2,136-76.

⁵⁹ Virgile recourt encore à *quo modo* pour évoquer dans 2,269-72 la transplantation des vignes, dans 4,117-22, les besognes de l'horticulteur, sur lesquelles il aimerait s'attarder si le temps ne le pressait.

précisée sur l'un ou l'autre point. Les résultats auxquels nous avons abouti confirment pleinement les observations faites par B. Effe à propos de Lucrèce. Pour les autres poètes, nos conclusions sont moins franches. Cela tient d'abord au fait que nous ne disposons pour certains auteurs, en l'occurrence Cicéron, Germanicus et Columelle, que d'un matériel très pauvre qui ne nous permet pas de tirer de conclusion typologique pertinente. Un deuxième fait à considérer, c'est que, comme le suggéraient déjà R. Martin et J. Gaillard (1981 : 200), on n'a pas affaire dans tous les cas à des types purs. L'évaluation des données nous a ainsi poussée à plaider, à partir de Lucrèce, pour un dégradé continu qui conduit, par l'intermédiaire de Manilius, à l'auteur de l'*Aetna* et à Virgile. Dans cette différenciation graduelle, toute faite de nuances, les problèmes posés par l'intertextualité représentent évidemment un facteur d'opacité supplémentaire.

Enfin, même en partant d'un matériel linguistique déterminé, nous avons dû dépasser souvent le cadre formel du sujet pour considérer, au-delà du signifiant du signe linguistique, son signifié, un signifié qui nécessite la prise en compte du contexte : un micro-contexte qui situe le signe dans l'énoncé, mais aussi le macro-contexte d'une signification plus large qui déborde de beaucoup celle du morphème et a trait à la portée significative du poème tout entier. Et c'est par ce biais, c.-à-d. en conciliant une technique d'investigation précise et ponctuelle avec une méthode plus globale⁶⁰ que nous avons dépassé le stade d'une étude purement formelle ou proprement sémantique : en nous interrogeant à partir de l'emploi de tel signe linguistique particulier sur les intentions de l'auteur, nous avons procédé selon une méthode pragmatique, forcément grevée d'hypothèses⁶¹.

Références bibliographiques

Editions de base :

- CICÉRON, *Aratea. Fragments poétiques*, texte établi et traduit par J. SOUBIRAN, Paris, Les Belles Lettres, 1972.
 COLUMELLE, *De l'Agriculture, livre X*, texte établi, traduit et commenté par E. DE SAINT-DENIS, Paris, Les Belles Lettres, 1969.
 GERMANICUS, *Les Phénomènes d'Aratos*, texte établi et traduit par A. LE BOEUFFLE, Paris, Les Belles Lettres, 1975.
L'Étna, texte établi et traduit par J. VESSERAU, Paris, Les Belles Lettres, 1961², (1923¹).
 LUCRÈCE, *De la Nature*, texte établi et traduit par A. ERNOUT, Paris, Les Belles Lettres, nouvelle édition revue et corrigée, t.1 (l. I-III) 1966 et t. 2 (l. IV-VI), 1964, (1920¹).
 MANILIUS, *Astronomica*, edited and translated by G. P. GOOLD, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts / London, England, reprinted with revision of text and translation, 1992, (1977¹).
 VIRGILE, *Géorgiques*, texte établi et traduit par E. DE SAINT-DENIS, Paris, Les Belles Lettres, 7^e tirage 1982, (1957¹).

Lexiques, index, concordances :

- BETTS G. G., ASHWORTH W. D., 1971, *Index to the Uppsala edition of Columella*, Uppsala, Almqvist & Wiksells Boktryckeri AB.
 DEL REAL FRANCIA P. J., 1998, *Lexicon Manilianum*, Hildesheim, Zürich, New York, Olms-Weidmann.
 MERGUET H., 1969, *Lexikon zu Vergilius* (2. unveränderter fotomechanischer Nachdruck der Ausgabe Leipzig 1912), Hildesheim, New York, G. Olms.

⁶⁰ Voir à ce propos A. Saporta (1978⁷ : 83) ainsi que ce qu'il dit (*ibid.* 88-9) du caractère soi-disant faiblement linguistique, voire faiblement stylistique d'une telle analyse.

⁶¹ S. Saporta (1978⁷ : 90) parle dans ce cas d'une relation un-à-beaucoup (« a one-to-many relation ») entre messages et situations.

- PAULSON J., 1970, *Index Lucretianus*, (Reprografischer Nachdruck der 2. Auflage Göteborg 1926), 4. Auflage, Darmstadt, WBG, 1961.
- WACHT M., 1990, *Concordantia in Manilii Astronomica*, Hildesheim, Zürich, New York, Olms-Weidmann.
- , 1991, *Concordantia in Lucretium*, Hildesheim, Zürich, New York, Olms-Weidmann.
- WETMORE M. N., 1961, *Index uerborum Vergilianus* (unveränderter photomechanischer Nachdruck der 2. Auflage New Haven 1930), 3. unveränderte Auflage, Hildesheim, G. Olms.

Etudes littéraires et linguistiques :

- BODELOT C., 1987, *L'interrogation indirecte en latin. Syntaxe – Valeur illocutoire – Formes*, Paris, Société pour l'Information Grammaticale.
- , 1990, *Termes introducteurs et modes dans l'interrogation indirecte en latin de Plaute à Juvénal*, Avignon, Aubanel, « Bibliothèque de Vita Latina ».
- , 2003, « L'interrogation indirecte », in : BODELOT C. (éd.), *Grammaire fondamentale du latin. Tome X : Les propositions complétives en latin*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, p. 193-333.
- DUPONT F., 1998, *L'invention de la littérature latine. De l'ivresse grecque au texte latin*, Paris, La Découverte.
- EFFE B., 1977, *Dichtung und Lehre. Untersuchungen zur Typologie des antiken Lehrgedichts*, München, Beck.
- GRIMAL P. et al., 1977, *Rome et nous*, Paris, A. & J. Picard.
- JAKOBSON R., 1978⁷ (1960¹), « Linguistics and Poetics », in : SEBEOK T. A. (ed.), p. 350-77.
- , 1987, « What Is Poetry ? », in : POMORSKA K., RUDY S. (ed.), *Language in Literature*, Cambridge, Massachusetts / London, England, The Belknap Press of Harvard University Press, p. 368-78.
- MARTIN R., GAILLARD J., 1981, *Les genres littéraires à Rome, t. I*, Paris, Scodel.
- SAPORTA S., 1978⁷ (1960¹), « The Application of Linguistics to the Study of Poetic Language », in : SEBEOK T. A. (ed.), p. 82-93.
- SEBEOK T. A. (ed.), 1978⁷ (1960¹), *Style in Language*, Cambridge, Massachusetts, The M.I.T. Press.
- STANKIEWICZ E., 1978⁷ (1960¹), « Linguistics and the Study of Poetic Language », in : SEBEOK T. A. (ed.), p. 69-8